

Note brève

Les cahiers de Marie-Sophie Laborieux existent-ils ?

ou Du rapport de la créolité à l'oralité et à l'écriture

Marie-José JOLIVET*

Dans *Texaco*, roman qui lui valut le prix Goncourt à l'automne 1992, l'écrivain martiniquais Patrick CHAMOISEAU (1992) met en scène le récit d'une femme qu'il désigne comme son « Informatrice » : Marie-Sophie Laborieux. Et de ce récit, véritable saga familiale, l'auteur fait surgir toute l'histoire de la Martinique.

Texaco est le nom d'un quartier périphérique de Fort-de-France : un bidonville souvent menacé d'être rasé, à tout le moins objet d'expulsions périodiques, mais dont sans cesse renaissent les cases précaires et insalubres. Marie-Sophie Laborieux est donnée comme la fondatrice de ce quartier. Pour convaincre l'urbaniste venu visiter les lieux de ne point les faire raser comme il en a mission, elle prend la parole, seule arme dont elle dispose, et commence à raconter la conquête de « l'En-ville¹ » depuis le début, c'est-à-dire depuis le temps de l'esclavage.

Patrick CHAMOISEAU nous transmet ce récit. Il n'entend être, selon sa formule, que le « marqueur de paroles » :

« Elle me raconta ses histoires de manière assez difficile. Il lui arrivait, bien qu'elle me le cachât, d'avoir des trous de mémoire, et de se répéter, ou de se contredire. Au début, je

* *Socio-anthropologue, Orstom, 213, rue La Fayette, 75480 Paris cedex 10.*

¹ Cette notion est empruntée, nous dit l'auteur dans ses remerciements, à l'écrivain Dominique Aurélia. En créole, « ville » se dit *an-vil*. Mais la notion d'« En-ville » implique, ainsi orthographiée, le surcroît d'un mouvement, ou, comme écrit l'auteur, d'un projet qui « ici, était d'exister » (note 1, p. 422).

notais ses paroles sur un de mes cahiers, puis j'obtins l'autorisation de brancher mon isaloperie de magnétophone. [...] Elle me confia ses innombrables cahiers, couverts d'une écriture extraordinaire, fine, vivante de ses gestes, de ses rages, de ses tremblades, ses taches, ses larmes, de toute une vie accorée en plein vol. Confondu d'avoir la charge de tels trésors, je les numérotai, cahier par cahier, page par page, je scotchais les déchirures, recousis les feuilles éparses, et couvris chaque exemplaire d'un plastique protecteur. Puis, je les déposai à la Bibliothèque Schoelcher. De temps à autre, je les consultais afin de rédiger ce qu'elle m'avait dit, comparer avec ce que j'avais cru entendre et rectifier au besoin un oubli volontaire, un mensonge-réflexe » (*op. cit.* : 423-424).

Pourquoi afficher une telle modestie et présenter son inspiration comme étant réduite à la retransmission — sans doute un peu travaillée — de la parole d'autrui ? Ne s'agit-il pas d'un roman ? Précisément, et le romancier a tous les droits, y compris celui de nous faire croire qu'il tient d'un autre, à la fois témoin et acteur, une vérité ainsi rendue incontestable.

Les cahiers de Marie-Sophie Laborieux existent-ils ? elle-même existe-t-elle sous la forme qui nous est présentée ? est-elle bien cette « Informatrice » au rôle capital dans l'existence du quartier — quant à lui bien réel — de Texaco ? On le devine : invention et réalité s'entremêlent.

De toute façon, même si invention il y a, la démarche de Patrick CHAMOISEAU n'est pas exactement celle d'un romancier ordinaire. Mais il faut d'abord avoir lu un certain *Éloge de la créolité* (BERNABÉ *et al.*, 1989) dont il est coauteur, pour bien saisir le sens et les contradictions de cette démarche.

UN MODE D'AFFIRMATION IDENTITAIRE

Paru à la fin de l'année 1989, l'*Éloge de la créolité* a été écrit par trois auteurs martiniquais : Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU et Raphaël CONFIAnt². L'ouvrage se présente comme un manifeste littéraire tendu vers l'affirmation identitaire : « [...] pour l'instant, la pleine connaissance de la créolité sera réservée à l'Art, à l'Art absolument. Ce sera le préalable à notre affermissement identitaire » (*op. cit.* : 29).

Survolons rapidement ce manifeste. Il part de la constatation de « l'extériorité » qui a frappé jusqu'alors les Antillais dont la vision

² Le premier est linguiste, les deux autres sont romanciers.

du monde reste filtrée par les valeurs occidentales. Est ensuite posé le rapport à « la Négritude césairienne » qui fait « à celle d'Europe, succéder l'illusion africaine », mais qui n'en est pas moins conçue comme « Incontournable moment dialectique. Indispensable cheminement » (*ibid.* : 20). Puis vient l'étape de la prise de conscience de l'antillanité, ouverte par Édouard GLISSANT³. Enfin, la tâche actuelle, le passage à l'exploration de la créolité qui demande un regard neuf : « Il fallait nous laver les yeux : retourner la vision que nous avons de notre réalité pour en surprendre le vrai » (*ibid.* : 23-24).

Mais qu'est-ce que la créolité ?

« [...] l'agrégat interactionnel ou transactionnel⁴, des éléments culturels caraïbes, européens, africains, asiatiques et levantins, que le joug de l'Histoire a réunis sur le même sol », répondent les auteurs pour qui les îles « ont été de véritables forgeries d'une humanité nouvelle, celles où langues, races, religions, coutumes, manières d'être de toutes les faces du monde, se trouvèrent brutalement déterritorialisées, transplantées dans un environnement où elles durent réinventer la vie » (*ibid.* : 26).

Pour explorer cette créolité, il faut passer par son « mode privilégié : l'oralité », laquelle « recèle un système de contre-valeurs, une contre-culture » et « porte témoignage du génie ordinaire appliqué à la résistance, dévoué à la survie » (*ibid.* : 34). Encore faut-il comprendre l'oralité dans toute sa dynamique, car « la tradition chaque jour s'élabore et [...] la culture est aussi le lien vivant [qu'il faut] nouer entre le passé et le présent » (*ibid.* : 36). Outre « l'enracinement dans l'oral », l'exploration de la créolité suppose « la mise à jour de la mémoire vraie ». Cette mémoire n'est évidemment pas celle du colonisateur. Il faut restituer :

« L'opaque résistance des nègres marrons bandés dans leur refus. L'héroïsme neuf de ceux qui affrontèrent l'enfer esclavagiste, déployant d'obscurs codes de survie, d'indéchiffrables qualités de résistance, la variété illisible des compromis, les synthèses inattendues de vie » (*ibid.* : 37-38).

Or, cette « mémoire vraie » n'est pas accessible aux historiens en raison de leur méthodologie, car la chronique antillaise est « dessous les dates, dessous les faits répertoriés, [...] *Paroles sous l'écriture*⁴ »

³ Écrivain martiniquais auquel on doit, entre autres ouvrages, le magnifique roman intitulé *Le Quatrième Siècle* (GLISSANT, 1964 et 1990), ainsi qu'un important essai, *Le discours antillais* (GLISSANT, 1982). Tout comme ils se déclarent « fils d'Aimé Césaire », les auteurs de l'*Éloge* reconnaissent leur dette à l'égard de GLISSANT.

⁴ Ce sont les auteurs qui soulignent.

(*ibid.* : 38). C'est pourquoi le seul recours pour y accéder est l'art, la littérature, dont la mission est alors la suivante :

« [...] donner à voir les héros insignifiants, les héros anonymes, les oubliés de la Chronique coloniale, ceux qui ont mené une résistance toute en détours et en patiences ». Mais attention : « Il ne s'agit point de décrire ces réalités sous le mode ethnographique, ni de pratiquer le recensement des pratiques créoles à la manière des Régionalistes et des Indigénistes haïtiens, mais bien de montrer ce qui, au travers d'elles, témoigne à la fois de la Créolité et de l'humaine condition » (*ibid.* : 41).

Ainsi les écrivains, et au tout premier chef les auteurs du manifeste, sont-ils conviés à témoigner, par leur art, de cette identité, c'est-à-dire de ces histoires, de ces vies, de ces pratiques. C'est donc comme tel qu'il convient maintenant d'analyser l'œuvre de Patrick CHAMOISEAU, et tout particulièrement son dernier roman, *Texaco*.

Entendons-nous bien : *Texaco* est un superbe roman, et l'on ne saurait trop recommander au lecteur de se laisser d'abord tout simplement porter par le récit, par son souffle, par son rythme, par la langue qu'il nous fait découvrir. Mais sans boudier en rien son plaisir, il n'est pas interdit, ensuite, de poser sur ce roman un regard d'anthropologue ou d'historien. L'auteur lui-même nous y convie puisqu'il commence son livre par un tableau de « Repères chronologiques » (*op. cit.* : 13-15), où il découpe l'histoire de la Martinique en cinq séquences significatives du point de vue de la conquête progressive de la ville par les esclaves et par leurs descendants. On est ainsi conduit du « Temps de carbet » au « Temps béton », en passant par le « Temps de paille », le « Temps de bois-caisse » et le « Temps de fibrociment », tandis que les personnages de la saga familiale prennent place dans cette chronologie, au même titre que les grands faits historiques⁵. Alors, la « mémoire vraie » peut commencer à dérouler son fil.

L'HISTOIRE DES LABORIEUX

L'héroïne, Marie-Sophie, a fondé *Texaco* vers 1950. C'est elle qui a animé toutes les luttes opposées aux différentes opérations de déguerpissement dont le quartier a fait l'objet. Pour raconter à l'« Oiseau de Cham », notre « marqueur de paroles », l'histoire de

⁵ « 1502 : Christophe Colomb arrive en Martinique [...]. 1902 8 mai : Éruption de la Montagne Pelée [...]. 1930 : Année probable de la mort d'Esternome Laborieux, le papa »...

son quartier, il lui faut remonter jusqu'au temps d'antan, celui de l'esclavage, car, dit-elle, « la sève du feuillage ne s'élucide qu'au secret des racines » (*op. cit.* : 44). Ainsi apparaît l'autre personnage principal du roman : Esternome, son père.

Né en 1830, Esternome est un ancien esclave : son maître l'a affranchi pour le récompenser de lui avoir sauvé la vie en tuant un « nègre marron » (esclave fugitif) qui le menaçait. C'est lui, Esternome, qui a commencé la conquête de « l'En-ville ». Mort centenaire, il a été le témoin direct d'un immense pan d'histoire(s) ; il en fait le récit à sa fille, peu de temps avant de mourir.

Qu'a-t-il vu ? qu'a-t-il vécu ? Il a connu l'esclavage, d'abord, sur la *bitation* du Béké⁶. Il a connu l'affranchissement et le départ vers l'« En-ville », Saint-Pierre en l'occurrence, où il est allé travailler avec un maître-charpentier. Il a vécu l'abolition de l'esclavage, et singulièrement la révolte du 22 mai 1848 à Saint-Pierre, où les esclaves ont obtenu la promulgation immédiate du décret d'application de la loi d'abolition votée par le parlement français un mois plus tôt, mais dont l'entrée en vigueur n'était prévue que pour le mois d'août. Il a vécu le départ vers les terres ingrates mais libres des mornes. Il a assisté à l'extension de la ville après l'abolition et il a vu les transformations du système de l'habitation, avec l'apparition des « usines centrales » et les regroupements opérés autour. Il a vu Saint-Pierre disparaître sous les laves de la montagne Pelée, en 1902. Il a connu l'exode vers Fort-de-France, enfin, et le début de la prolifération des bidonvilles périphériques.

Sa fille, Marie-Sophie, est née avant la guerre de 1914. Elle couvre à elle seule, en tant que témoin direct, un autre large pan d'histoire(s). Elle raconte la succession de *jobs*⁷ à laquelle est contrainte, dans le meilleur des cas (sinon c'est le chômage), la majorité de la population des banlieues pauvres de Fort-de-France, jusqu'à nos jours encore. Elle raconte la création du quartier de Texaco et les luttes incessantes contre le Béké, ancien concessionnaire des lieux, contre les CRS, (« cêhêresses », comme l'écrit Chamoiseau) venus les expulser sur ordre du préfet. Elle raconte Césaire, maire de Fort-de-France, vénéré comme un père pour être celui qui évite aux gens d'être expulsés, celui qui les aide à transformer leur bidonville en quartier salubre et habitable. Elle montre enfin comment Texaco a obtenu droit de cité.

⁶ *Bitation* est l'expression créole pour « habitation » ; *Béké* est l'expression un peu péjorative par laquelle on désigne couramment le Blanc créole de la Martinique.

⁷ *Job* est l'expression populaire qu'on utilise dans toute la région, des Antilles jusqu'en Guyane, pour désigner ce qu'en France on appelle plutôt « petit boulot ».

S'il est leçon d'histoire(s), le récit, cependant, est toujours très vivant : on y voit aussi les deux héros successifs dans leurs amours et leur quotidienneté. On y voit vivre toute une population, dans ses rapports divers, dont ceux d'entraide auxquels il est fait une grande place.

Du point de vue qui nous intéresse ici, l'un des passages les plus représentatifs du livre concerne l'installation des esclaves libérés dans les mornes au lendemain de l'abolition, ce que l'auteur appelle : « le Noutéka des mornes », « Noutéka » étant « une sorte de *nous* magique »⁸ pour Esternome, le père, et ses compagnons :

« Nous allions. Les mornes n'étaient pas si vides que ça. Partout, de ci, de là, mais de plus en plus rares à mesure des montées, l'antique vie surgissait. Ruines d'anciennes Grand-cases. Solages de chapelles. Canaux de pierres mortes. Os d'une roue au-dessus d'une rivière. Pieds-cacos momifiés sur l'ombre d'une plantation. Et çætera de pieds de café, de pieds de tabac... Ici, plus d'un colon avait perdu sa part : c'était lisible. Noutéka... » (*op. cit.* : 140).

« Nous rencontrâmes des nègres marrons. [...] À eux aussi nous disions : Liberté là, Liberté là. Ils nous regardaient sans pièce curiosité et disparaissaient flap. C'était nous dire : Cette liberté est une bien vieille affaire. Chez ces rebelles des premiers temps, il n'y avait pour nous, pas le moindre sentiment. Pas une leur amicale. Pas de quoi espérer autre chose qu'un mépris. Alors plus d'un d'entre nous s'écriaient en pleine rage : *yo pas ba nou'y fout' ! Sé nou ki pran'y*, Ils ne nous l'ont pas donnée, nous l'avons prise... Merci Bondié : nous possédions cette histoire-là... » (*ibid.* : 142).

« Aimer la solitude. Pas celle des koulis débarqués qui vivaient stupéfiés. Il faut pouvoir, au pipiri, héler par-dessus la lisière son compère de l'à-droite, sa commère de l'à-gauche. Être trop seul dans les hauts c'était offrir l'échine aux mains sales des zombis. L'entraide était en loi, le coup de main au possible, l'entente au nécessaire : dans les hauts, solitude doit combattre isolement » (*ibid.* : 148).

« Quartier créole c'est des gens qui s'entendent. De l'un à l'autre, une main lave l'autre, avec deux ongles, l'on écrase la puce. C'est l'entraide qui mène. Un quartier même s'écrit comme ça. C'est te dire... » (*ibid.* : 150).

UNE CONCRÉTISATION DU MANIFESTE

Examinons maintenant en quoi ce livre reflète les préceptes que décline l'*Éloge de la créolité*.

⁸ En fait, *té ka* suivi d'un verbe est la forme de l'imparfait en créole.

Indéniablement, l'expression la plus éclatante de ces préceptes se noue, dans *Texaco*, autour du rapport à l'oralité : une femme raconte ce que son père lui a raconté et ce qu'elle a elle-même vécu. Le rôle dévolu à l'écriture est de transcrire cette parole et tout l'art, au niveau du style, est de rendre l'oralité du récit — ce que CHAMOISEAU réussit à la perfection.

Il y a aussi l'apparition d'une histoire qui est bien celle des Antillais, avec ses temps forts propres : la révolte du 22 mai 1848 qui précipite l'abolition effective de l'esclavage ; la montée consécutive des libérés dans les mornes ; l'éruption de la montagne Pelée en 1902 ; la naissance des quartiers périphériques de Fort-de-France... Et cette histoire nous est livrée à travers des histoires, celles des personnages et de leurs itinéraires singuliers.

Ces personnages ne se présentent pas de prime abord comme des héros au sens premier du terme : ils semblent plutôt simplement témoigner du « génie ordinaire » que les auteurs de l'*Éloge de la créolité* entendent mettre en relief. À cet égard, il est intéressant de comparer *Texaco* au roman de GLISSANT (1990). Dans l'un et l'autre cas, on a affaire à une sorte de mythe de fondation. Mais une différence profonde sépare ces deux textes quant à la nature des protagonistes. Pour GLISSANT, le marronnage est une vertu première. La lignée des Longoué en est issue ; son histoire nous est contée en contrepoint de celle des gens « d'en bas », qui n'ont pas marronné⁹ ; mais la place accordée au vieux Papa Longoué, *quimboiseur*¹⁰, rebelle en même temps qu'héritier des savoirs anciens qu'il lui faut transmettre, montre bien l'importance donnée à cette ascendance-là. Avec CHAMOISEAU, on entre au contraire dans l'ère des « héros insignifiants » chers aux chantres de l'oralité créole, et l'on voit apparaître comme ancêtre fondateur un véritable anti-héros. Sans doute le père d'Esternome est-il « empoisonneur », c'est-à-dire *quimboiseur*. Mais Esternome lui-même est un esclave ordinaire, et s'il est affranchi par son maître, c'est même pour avoir tué un « nègre marron ». Dans la mythologie créée par GLISSANT, l'auteur d'un tel acte n'aurait pas le même statut : le marron est toujours glorifié ; il est le prototype de la résistance. Esternome en est le contre-exemple : non seulement, en bon esclave, il sauve la vie de son maître, mais il passe ensuite quelque peu à côté du grand moment d'histoire que représente, pour les Martiniquais, la révolte du 22 mai qu'il traverse sans bien voir, tant il est pris, alors, par son amour pour une femme :

⁹ Aux Antilles, les Marrons sont toujours associés aux mornes, seuls lieux où il était possible de se cacher.

¹⁰ De *quimbois*, mot par lequel on désigne l'acte de sorcellerie à la Martinique.

« Ce fut une nuit d'enfer. Mon Papa Esternome ne s'en rappela jamais les détails. Il protégeait Ninon des balles qui, disait-il pour démentir quelques secondes après, pleuvaient de partout. Des fois, en soulerie meurtrière, il brisait, incendiait, frappait des silhouettes blanches. D'autres fois, cassé de crainte, il serrait sa Ninon sous ses ailes et, tapi dans une encoignure, regardait fondre l'éboulement enragé » (*op. cit.* : 115).

On notera cependant que, sur cette question du 22 mai, une contradiction déjà affleure : avant tout occupé, durant cette journée, à suivre Ninon, à la protéger des dangers qu'elle court, et en ce sens plus spectateur qu'acteur véritable, Esternome n'en revendique pas moins, après coup, toute la portée symbolique de la révolte : « Merci Bondié : nous possédions cette histoire-là... », dit-il dans « Le Noutéka des mornes », pour opposer au mépris des « nègres marrons » le fait que la liberté, les esclaves eux aussi l'avaient « prise »¹¹.

DE L'ART ET DES CONTRADICTIONS

Ainsi, à y regarder de plus près (ou autrement), on voit que la concrétisation du manifeste sur la créolité a, dans ce livre, des limites. La volonté de mettre à jour « la mémoire vraie » conduit en fait l'auteur à d'inévitables contradictions.

Il s'agit d'un roman, on le sait, c'est-à-dire d'une fiction. Jusqu'alors, rien que de très conforme à l'*Éloge* dont le principe premier est que la connaissance de la créolité est réservée à l'art et ne relève par conséquent ni de l'approche historique, pour des raisons de méthode, ni de l'approche ethnographique, apparemment perçue comme réductrice, folklorisante, voire « doudouissante ». En l'occurrence, pourtant, le roman ne se présente pas comme une simple fiction : le fait est évident dès les premières pages où, en guise de préambule, CHAMOISEAU nous présente un tableau de repères chronologiques selon un système de périodisation habituellement propre à l'historien. Déjà, GLISSANT avait opéré ce type de présentation, en faisant apparaître les grands moments de l'histoire de la Martinique à travers des éléments de fiction. CHAMOISEAU reprend cette technique, sans doute dans le même esprit : donner à la fiction qu'il nous propose toute l'épaisseur de l'histoire.

¹¹ Dans un article antérieur (JOLIVET, 1987), j'ai traité de la relation que l'on peut opérer entre les Noirs marrons, comme héros singuliers, et les esclaves du 22 mai, érigés depuis quelques années en héros collectif, face au problème d'une liberté que les Martiniquais veulent non pas octroyée mais conquise.

Cette histoire, au reste, nous est livrée à travers le témoignage des deux protagonistes successifs. Or, n'est-il pas contraire à la revendication de l'imaginaire et de son foisonnement — de l'art, si l'on préfère —, que de présenter le récit comme un témoignage, et de surcroît quasi direct même sur le temps de l'esclavage ? À ce niveau, l'étirement opéré par la longévité donnée aux personnages est intéressant à noter : pourquoi faire vivre Esternome quelque cent ans¹² ? pourquoi faire naître Marie-Sophie si tard, jusqu'à en faire une « fille de vieillards » et la faire vivre ensuite quelque quatre-vingts ans ? C'est qu'ainsi, entre le temps de l'esclavage et le temps d'aujourd'hui, ne s'intercale qu'un seul relais. Marie-Sophie transmet donc, au « marqueur de paroles », non pas la tradition orale dont le manifeste soulignait pourtant les richesses, mais le récit d'un témoin direct, récit que, de surcroît, elle a pris soin de noter par écrit : les cahiers que Marie-Sophie Laborieux confie à l'« Oiseau de Cham » qui les classe, les numérote et va les déposer à la bibliothèque municipale de Fort-de-France ne viennent-ils pas dès lors constituer le témoignage écrit qui fait habituellement le bonheur de l'historien ? En entrecoupant son texte de petits extraits de ces cahiers, l'auteur n'entend-il pas accréditer l'ancrage de son récit dans « la mémoire vraie » ? D'ailleurs, même s'il place résolument sa démarche sous le signe de l'art — avec, ô combien, raison — CHAMOISEAU se veut aussi un peu ethnographe : il le revendique même ouvertement dans un précédent roman, *Solibo Magnifique* (CHAMOISEAU, 1988), tout en soulignant bien la distance qui l'en sépare :

« À force de patience, j'avais fait admettre mes cahiers, mes crayons, mon petit magnétophone à piles qui ne fonctionnait jamais, mon appétence malsaine pour les paroles, toutes les paroles, même les plus inutiles. [...] Prétendu ethnographe, je vivais sans plus de distance l'engourdissement des heures chaudes. [...] J'avais beau, durant mes éclaircies lucides, m'imaginer en observation participante, comme le douteux Malinovski, Morgan, Radcliffe-Brown, ou bien Favret-Saada chez ses sorciers normands, je savais que nul ne s'était vu dissoudre ainsi dans ce qu'il voulait rigoureusement décrire » (*op. cit.* : 42-43).

Dans *Texaco*, l'ethnographe n'apparaît que par ricochet : par rapport à Marie-Sophie présentée comme « l'Informatrice ». Mais, là encore, cette seule désignation donne au récit qui est fait un statut différent de celui qu'aurait une pure fiction : quelque chose de l'ordre de la vérité, de l'authenticité, est ainsi affirmé. Dans le même temps, *Texaco* reste un roman, sans contrainte d'exactitude ni carcan de rigueur. L'auteur peut s'autoriser à nous restituer une tradition selon

¹² Alors qu'il est censé être né à une époque où l'espérance moyenne de vie était très faible.

ses vœux : il n'est, pour le comprendre, que d'observer l'importance donnée aux relations de solidarité, d'entraide (cf. « Le Noutéka des mornes », cité plus haut) et, inversement, l'indéniable minoration appliquée aux jalousies, aux querelles et à la pratique du quimbois qui agitent habituellement ce type de quartier¹³.

En bref, c'est une créolité de rêve qui nous est contée. Et si Esternome est au départ l'anti-héros, dès après l'abolition de l'esclavage, dans sa conquête des mornes, d'abord, de « l'En-ville », ensuite, c'est-à-dire fondamentalement sa conquête de la liberté, il devient vite un héros à la façon de ceux de GLISSANT. Quant à sa fille — née de vieillards, mais sans stigmates —, elle est d'emblée une héroïne positive.

On est loin, finalement, du « génie ordinaire » et des « héros insignifiants » : cette « femme matador », comme CHAMOISEAU la nomme, née dans la crasse d'une case en « caisses morue » de quelque bidonville, mais qui a lu Césaire, Rimbaud, Lautréamont et Saint-John Perse, cette Marie-Sophie qui écrit ses mémoires n'est évidemment pas une femme ordinaire.

Il y a du merveilleux dans ce roman. Mais là n'est certes pas la moindre de ses qualités : n'est-ce point ce qui permet d'y retrouver le souffle de la grande littérature sud-américaine ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BERNABÉ (J.), CHAMOISEAU (P.) et CONFIAnt (R.), 1989. — *Éloge de la créolité*. Paris, Gallimard, 70 p.
- CHAMOISEAU (P.), 1988. — *Solibo Magnifique*, Paris, Gallimard, 227 p.
- CHAMOISEAU (P.), 1992. — *Texaco*, Paris, Gallimard, 433 p.
- GLISSANT (Éd.), 1990 (1964). — *Le Quatrième Siècle*, rééd., Paris, Gallimard, 290 p. (coll. L'imaginaire).
- GLISSANT (Éd.), 1982. — *Le discours antillais*. Paris, Le Seuil, 504 p.
- JOLIVET (M.-J.), 1987. — La construction d'une mémoire historique à la Martinique, *Cah. Études afr.*, 107-108 : 287-309.

¹³ En tant qu'anthropologue, j'ai personnellement travaillé, au début des années quatre-vingt, dans un quartier tout semblable de la périphérie de Fort-de-France : Volga-Plage. J'en ai reconstitué l'histoire, j'en ai étudié les rapports quotidiens, et il m'est apparu que la solidarité, pour forte qu'elle soit parfois, y était avant tout sporadique, liée aux luttes pour le maintien dans les lieux ; dès que le danger était passé, les rivalités et les « chacun pour soi » reprenaient le dessus.